

s'y promener des hommes à figures suspectes qui avaient probablement tout perdu et passaient toute la soirée dans la maison de jeu pour voir de l'or, et épiaient peut-être l'occasion de s'en procurer d'une manière quelconque.

Il régnait là un murmure assourdissant de voix confuses, de cris de joie et de malédictions, que dominaient parfois les sons retentissants d'une musique entraînante. L'orchestre ne se composait pourtant que d'un seul artiste. Cet homme avait un chalumeau à la bouche, un tambour sur le dos, des cymbales de cuivre à la main et une espèce d'arbre avec des sonnettes sur la tête. Ainsi affublé, il se démenait comme un possédé et faisait plus de bruit que toute une bande de musiciens.

(La suite au prochain numéro.)

UNE BONNE FEMME

Il y avait une fois un homme qui s'appelait Gudbrand ; il vivait dans une ferme isolée et placée sur un coteau lointain ; aussi l'appelaient-on Gudbrand du Coteau.

Maintenant il faut savoir que ce Gudbrand avait une excellente femme, ce qui arrive quelquefois ; mais ce qui est plus rare, c'est que Gudbrand connaissait le prix d'un pareil trésor. Aussi les deux époux vivaient-ils dans une paix profonde, jouissant de leur commun bonheur, sans s'inquiéter ni de la fortune ni des années. Tout ce que faisait Gudbrand, sa femme l'avait pensé et souhaité par avance, si bien que le bonhomme ne pouvait rien toucher, rien changer, rien remuer dans la maison, sans que sa compagne ne le remerciât d'avoir deviné et prévenu un désir.

La vie, du reste, leur était facile : la ferme leur appartenait, ils avaient cent écus dans un tiroir de leur buffet et deux bonnes vaches à l'étable. Rien ne leur manquait ; ils pouvaient vieillir doucement sans craindre la fatigue et la misère, sans avoir besoin de la pitié ni même de l'amitié d'autrui.

Un soir qu'ils causaient ensemble de leurs travaux et de leurs projets, la femme de Gudbrand dit à son mari :

— Cher ami, il me vient une idée : vous devriez prendre une de nos vaches et la mener vendre à la ville ; celle que nous garderons suffira pour nous donner du beurre et du lait. Qu'avons-nous besoin de nous fatiguer pour les autres ! Nous avons de l'argent qui dort dans le tiroir, nous n'avons pas d'enfants, ne vaudrait-il pas mieux ménager nos bras qui vieillissent ! Vous aurez toujours de quoi vous occuper au logis : il ne vous manquera jamais de meubles ni d'outils à réparer, et moi je resterai davantage auprès de vous avec ma quenouille et mon fuseau.

Gudbrand trouva que sa femme avait raison, comme toujours ; dès le lendemain, par une belle matinée, il se rendit à la ville avec la vache qu'il voulait vendre. Mais ce n'était pas jour de marché, et il ne trouva pas d'acheteur.

— Très bien ! très bien ! dit Gudbrand ; au pis aller, j'en serai quitte pour reconduire ma vache où je l'ai prise ; j'ai du foin et de la litière pour la bête, et la route n'est pas plus longue en revenant qu'en allant.

Sur quoi il reprit tranquillement le chemin de sa maison.

Au bout de quelques heures, et comme il se sentait un peu fatigué, il rencontra un homme qui menait un cheval à la ville, une bête de forte encolure, toute sellée et toute bridée. « La route est longue et la nuit vient vite, pensa Gudbrand ; à tirer ma vache je n'en finirai pas, et demain il faudra recommencer cette promenade. Voilà un cheval qui ferait mieux mon affaire ; je rentrerai chez moi aussi fier qu'un bailli. Qui serait heureuse de voir son mari passer en triomphe comme un empereur romain ? Ce serait la femme du vieux Gudbrand. »

Sur cette réflexion il arrêta le maquignon, et il échangea sa vache contre le cheval.

Une fois monté, il eut quelque regret. Gudbrand était vieux et lourd, le cheval était jeune, vif, ombrageux ; au bout d'une demi-heure, le cavalier marchait à pied, tenant la bride au bras et tirant à grand-peine une bête qui dressait sa tête au vent

ou se cabrait à chaque pierre de la route.

— Mauvaise acquisition, pensait-il, quand il aperçut un paysan qui poussait devant lui un porc gras à lard et dont le ventre touchait à terre.

— Un clou qui est utile vaut mieux qu'un diamant qui brille et ne sert à rien, dit Gudbrand ; ma femme le répète souvent.

Et il changea le cheval contre le porc.

C'était une heureuse idée, mais le bonhomme avait compté sans son hôte. Dom pourceau était las et ne voulait plus bouger. Gudbrand parla, pria, jura ; ce fut en vain. Il tira le porc par le museau, il le poussa par derrière, il le battit de tous côtés, peine perdue. Le cochon resta dans la poussière comme un vaisseau échoué dans la vase. Le fermier se désolait quand passa devant lui un homme menant une chèvre, qui le pis tout gonflé de lait, sautait, courait, cabriolait avec une vivacité qui charmait les yeux.

— Voilà ce qu'il me faut, s'écria Gudbrand ; j'aime mieux cette chèvre, si gaie, si vante, que cet ignoble et stupide animal.

Sur quoi, et sans donner de retour, il changea le porc contre la chèvre.

Tout alla bien pendant une demi-heure. La demoiselle aux longues cornes entraînant Gudbrand, qui riait de ses folies ; mais quand on n'a plus vingt ans, on se lasse vite de grimper sur les rochers ; aussi ; aussi le fermier, rencontrant un berger qui gardait son troupeau, ne se fit-il aucun scrupule de troquer sa chèvre contre une brebis. « J'aurai autant de lait, pensa-t-il et cette bête-là, du moins sera tranquille ; elle ne fatiguera ni ma femme ni moi. »

Gudbrand avait bien jugé : rien de plus doux que la brebis. Elle n'avait pas de caprices, elle ne donnait pas de coups de tête, mais elle n'avancait pas et elle bêlait toujours. Séparée de ses sœurs, elle voulait retour auprès d'elles, et plus Gudbrand la tirait, plus elle gémissait misérablement.

— Au diable la sotte pécore ! s'écria Gudbrand ; elle est aussi têtue et aussi pleurnicheuse que la femme de mon voisin. Qui me délivrera de cette bête bêlante, pleurante, gémissante ? A tout prix je m'en débarrasse.

— Marche fait, si vous voulez, compère, dit un paysan qui passait ; prenez-moi cette oie grasse et de bonne mine, cela vaudra mieux que ce méchant mouton qui va crever dans une heure.

— Soit, dit Gudbrand ; mieux vaut une oie vivante qu'une brebis morte.

Et il emporta l'oie avec lui.

Ce n'était pas chose facile : l'oiseau était mauvais compagnon. Inquiet de ne plus se sentir à terre, il se défendait du bec, des pattes et des ailes. Gudbrand fut bientôt las de lutter.

— Pouah ! dit-il, l'oie est une vilaine bête ; ma femme n'en a jamais voulu à la maison.

Sur quoi, à la première ferme où il s'arrêta, il troqua l'oie contre un beau coq, riche en plumage et bien éperonné.

Cette fois il était satisfait ; le coq, il est vrai, criait de temps en temps d'une voix enrouée pour charmer les oreilles délicates ; mais comme on lui avait ficelé les pattes et qu'on le tenait la tête en bas, il finissait par se faire à son sort. Le seul désagrément, c'est que la journée avançait. Gudbrand, parti avant l'aurore, se trouvait le soir à jeun et sans argent. La route était longue encore : le fermier sentait que ses jambes faiblissaient et que son ventre criait famine : il fallait prendre un parti héroïque. Au premier cabaret, Gudbrand vendit son coq pour un écu, et, comme il avait bon appétit, il dépensa jusqu'au dernier sou pour se rassasier.

— Après tout, pensa-t-il, à quoi me servirait un coq quand je serais mort de faim ?

En approchant de la maison, le seigneur du Coteau se mit à réfléchir sur la singulière façon dont il avait tourné son voyage.

Avant d'entrer chez lui, il s'arrêta à la maison du voisin Pierre la Barbe-Grise, comme on le nommait dans le pays.

— Eh bien ! compère, dit Barbe-Grise, comment ont été vos affaires à la ville ?

— Comme ci, comme ça, répondit Gudbrand ; je ne peux pas dire que j'aie été très heureux, je ne peux pas me plaindre non plus.

Et il conta tout ce qui lui était arrivé.

— Voisin, dit Pierre, vous avez fait là de belle besogne ; vous serez joliment reçu par votre ménagère. Que le ciel vous protège ! Pour dix écus je ne voudrais pas être dans vos souliers.

— Bon, dit Gudbrand du Coteau, les choses auraient pu tourner plus mal ; mais à présent je suis tranquille et j'ai l'âme en repos. Que j'aie eu tort ou raison, ma femme est si bonne, qu'elle n'aura pas un mot à dire sur tout ce que j'ai fait.

— Je vous écoute, voisin, et je vous admire ; mais, avec tout le respect que je vous dois, je ne crois pas un mot de ce que vous me dites.

— Voulez-vous parier que j'ai raison, dit Gudbrand du Coteau ? J'ai cent écus dans le tiroir de mon buffet, j'en risque vingt : en faites-vous autant de votre côté ?

— Oui, dit Pierre, et sur l'heure.

Marché conclu, les deux amis entrèrent dans la maison de Gudbrand.

Pierre resta à la porte de la chambre pour écouter les deux époux.

— Bonsoir, ma vieille, dit Gudbrand.

— Bonsoir, répondit la bonne femme ; est-ce vous, mon ami ? Dieu soit béni ! Comment votre journée s'est-elle passée ?

— Ni bien ni mal, dit Gudbrand. Arrivé à la ville, je n'ai trouvé personne à qui vendre notre vache, aussi, l'ai-je changée contre un cheval.

— Contre un cheval ! dit la femme, c'est une bonne idée, je vous en remercie de tout mon cœur ; nous pourrions donc aller en char à l'église, comme tant de gens qui nous regardent de si haut et qui ne valent pas mieux que nous. S'il nous plaît d'avoir un cheval et de le nourrir, nous en avons le droit, je pense ; nous ne demandons rien à personne. Où est le cheval ? il faut le mettre à l'écurie.

Je ne l'ai pas amené jusqu'ici, dit Gudbrand ; chemin faisant, j'ai changé d'avis : j'ai troqué le cheval contre un porc.

— Voyez-vous, dit la femme, c'est juste ce que j'aurais fait à votre place. Cent fois merci. Maintenant, quand mes voisins viendront me voir, j'aurai comme tout le monde, un morceau de jambon à offrir. Qu'avons-nous besoin d'un cheval ? On aurait dit : « Voyez les orgueilleux ; ils regardent comme au-dessous d'eux d'aller à pied à l'église. » Il faut mettre le porc sous son toit.

— Je n'ai pas amené le porc, dit Gudbrand ; chemin faisant, je l'ai changé contre une chèvre.

— Bravo ! dit la femme ; que vous êtes un homme sage et entendu ! En y réfléchissant, qu'aurais-je fait d'un cochon ? On nous aurait montré au doigt, on aurait dit : « Voyez-vous, ces gens-là, tout ce qu'ils gagnent ils le mangent. » Mais, avec ma chèvre, j'aurai du lait, du fromage, sans parler des chevreaux. Mettez vite la chèvre à l'étable.

— Je n'ai pas amené la chèvre non plus, dit Gudbrand ; chemin faisant je l'ai troquée contre une brebis.

— Je vous reconnais là, s'écria la ménagère ; c'est pour moi que vous avez fait cela. Suis-je d'âge à courir par monts et par vaux après une chèvre ? Mais une brebis me donnera sa laine et son lait. Mettez la brebis à l'étable.

— Je n'ai pas amené la brebis non plus, dit Gudbrand ; chemin faisant je l'ai changée contre une oie...

— Merci, merci de tout mon cœur, dit la bonne femme. Qu'aurais-je fait d'une brebis ? Je n'ai ni rouet ni métier ; c'est une rude besogne que de tisser, et quand on a tissé il faut couper, tailler et coudre ; il est plus simple d'acheter des habits comme nous avons toujours fait ; mais une oie, une oie grasse sans doute, voilà ce que je désirais. J'ai besoin de duvet pour mon édredon, et j'ai depuis longtemps la fantaisie de manger quelque jour une oie rôtie. Il faut enfermer la bête au poulailler.

Je n'ai pas non plus amené l'oie, dit Gudbrand ; chemin faisant je l'ai changée contre un coq.

— Cher ami, dit la bonne femme, vous êtes plus sage que moi. Un coq, c'est admirable ; cela vaut mieux qu'une horloge qu'il faut remonter tous les huit jours. Un coq, cela chante tous les matins à quatre heures et nous dit qu'il est temps de louer Dieu et de travailler. Une oie, qu'en aurions-nous fait ? Je ne sais pas faire de cuisine, et pour mon édredon, Dieu merci ! il ne manquera pas de mousse plus douce que le duvet ; vite le coq au poulailler.

— Je n'ai pas non plus amené le coq, dit Gudbrand ; car, à la tombée du jour, je me suis senti une faim de chasseur, et j'ai été obligé de vendre le coq pour un écu, sans quoi je serais mort de faim.

— Dieu soit loué de vous avoir donné cette bonne idée ! dit la ménagère ; tout ce que vous faites, Gudbrand, est toujours selon mon cœur. Qu'avons-nous besoin d'un coq ? Nous sommes nos maîtres, je crois ; personne n'a d'ordre à nous donner ; nous pouvons rester au lit aussi tard qu'il nous plaît. Vous voilà, mon cher ami, je suis heureuse et n'ai besoin que d'une chose, c'est de vous sentir près de moi.

— Alors Gudbrand ouvrit la porte :

— Eh bien ! voisin Pierre, qu'est-ce que vous dites ? Allez chercher vos vingt écus.

Et il embrassa sa vieille femme sur les deux joues avec autant de plaisir et plus de tendresse que si elle n'avait eu que 20 ans.

L'HISTOIRE DU VOISIN PIERRE QUI VOULAIT COMMANDER AU LOGIS

Pierre la Barbe-Grise ne ressemblait en rien au voisin Gudbrand ; il était roide, impérieux, colère, et n'avait guère plus de patience qu'un chien à qui on arrache un os ou qu'un chat qu'on étrangle. Il eût été insupportable, si le ciel, dans sa miséricorde, ne lui eût donné une femme digne de lui. Elle était volontaire, taquine, hargneuse, acariâtre, toujours prête à se taire quand son mari ne disait rien, et à crier dès qu'il ouvrait la bouche. C'était un grand bonheur pour la Barbe-Grise que de posséder un tel trésor. Sans sa femme, aurait-il jamais su que la patience n'est pas le mérite des sots et que la douceur est la première des vertus ?

Un jour de fenaison, comme il rentrait chez lui après un rude travail de quinze heures, plus furieux que de coutume, demandant sa soupe qui n'était pas prête, jurant, écumant et maudissant les femmes et leur paresse !

— Bon Dieu ! Pierre, vous en parlez à votre aise, lui dit sa femme ; voulez-vous changer de rôle ? Demain je fanerai pour vous ; vous ferez le ménage à ma place. Nous verrons qui des deux aura le plus de peine et s'en tirera le mieux.

— Marché fait, s'écria Pierre ; il faut qu'une fois pour toutes vous sachiez par expérience ce que souffre un pauvre mari ; cela vous apprendra le respect ; c'est une leçon dont vous avez besoin.

Le lendemain, au point du jour, la femme partit, le râtelier sur l'épaule, la faucille à côté, heureuse de voir le soleil et chantant à plein gosier comme l'alouette.

Qui fut un peu surpris de se trouver seul au logis ? ce fut Pierre la Barbe-Grise ; mais il n'en voulait pas avoir le démenti. Aussi, se mit-il à battre le beurre comme s'il n'avait fait autre chose de sa vie.

On s'échauffe aisément quand on fait un métier nouveau. Pierre avait le gosier sec, il descendit à la cave pour tirer de la bière au tonneau. Il venait d'enfoncer la bonde et allait y mettre le robinet, quand il entendit un grognement au-dessus de sa tête : c'était le porc qui ravageait la cuisine.

— Mon beurre est perdu ! s'écria la Barbe-Grise.

Et le voilà qui monte l'escalier quatre à quatre, tenant le robinet à la main. Quel spectacle ! la barrette renversée, la crème par terre et le pourceau se vautrant dans les flots de lait.